

SÉNÈQUE – PHÈDRE – L'AVEU DE PHÈDRE À HIPPOLYTE

PHÈDRE. Oh ! qui me rend à la **douleur (dolori)**, qui ranime dans mon sein le mal qui me dévore ? J'étais heureuse dans cette défaillance qui m'ôtait le sentiment de moi-même. Mais pourquoi fuir cette douce lumière qui m'est rendue ? Du courage, ô mon cœur ; il faut oser, il faut accomplir toi-même le message que tu as donné. Parlons avec assurance ; demander avec crainte, c'est provoquer le refus. Il y a longtemps que **mon crime (sceleris)** est plus qu'à moitié commis. La pudeur n'est plus de saison : c'est un amour **abominable (nefanda)** sans doute ; mais, si j'arrive au terme de mes désirs, je pourrai peut-être plus tard cacher sous des nœuds légitimes cette satisfaction **criminelle (crimen)**. Il est des **forfaits (scelera)** que le succès justifie. Il faut commencer. Ecoute-moi, je t'en prie, un moment sans témoin ; et fais retirer ta suite.

HIPPOLYTE. Parle, nous sommes seuls, et personne ne peut nous entendre.

10 PHÈDRE. Les mots, prêts à sortir, s'arrêtent sur mes lèvres ; une force impérieuse m'oblige à parler, mais une force encore plus grande m'en empêche : soyez-moi témoins, dieux du ciel, que ce que je veux, je ne le veux pas.

HIPPOLYTE. Est-ce que tu ne peux exprimer ce que tu es pressée de me dire ?

15 PHÈDRE. Il est facile d'énoncer des sentiments vulgaires, mais les grands sentiments ne trouvent point de paroles.

HIPPOLYTE. Ne crains pas, ô ma mère, de me confier tes chagrins.

PHÈDRE. Ce nom de mère est trop noble et trop imposant ; un nom plus humble convient mieux à mes sentiments pour toi. Appelle-moi ta sœur, cher Hippolyte, ou ton esclave : oui, ton esclave plutôt ; car je suis prête à faire toutes tes volontés. Si tu m'ordonnes de te suivre à travers les neiges profondes, tu me verras
20 courir sur les cimes glacées du Pinde. Faut-il marcher au milieu des feux et des bataillons ennemis, je n'hésiterai pas à exposer mon sein nu à la pointe des épées. Prends le sceptre que m'a confié ton père, et reçois-moi comme ton esclave. A toi de commander, moi de t'obéir. Ce n'est point affaire de femme de régner sur les villes. Mais toi, qui es dans la force et dans la fleur de l'âge, prends en main le sceptre paternel. Ouvre-moi ton sein comme à une suppliante, protège-moi comme ton esclave, aie pitié d'une veuve.

25 HIPPOLYTE. Que le maître des dieux écarte ce triste présage ! mon père vit et nous sera bientôt rendu.

PHÈDRE. Le dieu qui règne sur le sombre empire, et sur les rives silencieuses du Styx, ne lâche point sa proie, et ne laisse remonter personne vers le séjour des vivants. Renverra-t-il le ravisseur de son épouse ? il faudrait le supposer bien indulgent pour les fautes de l'amour.

HIPPOLYTE. Les dieux du ciel plus favorables nous rendront Thésée ; mais, tant que nous resterons dans
30 l'incertitude de son retour qu'appellent tous nos vœux, je garderai pour mes frères l'amitié que je leur dois, et mes tendres soins te feront oublier ton veuvage. Moi-même je veux tenir auprès de toi la place de mon père.

PHÈDRE. O crédule espérance d'un cœur passionné ! ô illusions de l'amour ! en a-t-il assez dit ? je vais employer maintenant les prières. Prends pitié de moi ; entends mon silence, et les vœux cachés dans mon cœur ; je veux parler et je n'ose.

35 HIPPOLYTE. Quel est donc le mal qui te tourmente ?

PHÈDRE. Un mal que ne ressentent pas souvent les marâtres.

HIPPOLYTE. Tes paroles sont obscures et couvertes ; parle plus clairement.

PHÈDRE. Un amour furieux, un feu dévorant, me consument. Cette ardeur cachée **pénètre (furit)** jusqu'à la moelle de mes os, elle circule avec mon sang, brûle mes veines et mes entrailles, et parcourt tout mon corps
40 comme une flamme rapide qui dévore les poutres d'un palais.

HIPPOLYTE. C'est l'excès de ton chaste amour pour Thésée qui **te trouble (furit)** à ce point.

PHÈDRE. Oui, cher Hippolyte, j'aime le visage de Thésée, je l'aime tel qu'il était jadis, paré des grâces de la première jeunesse ; quand un léger duvet marquait ses joues fraîches et pures, au temps où il visita la demeure terrible du monstre de Crète, et prit en main le fil qui devait le conduire à travers les mille détours du
45 Labyrinthe. Qu'il était beau alors ! Un simple bandeau retenait sa chevelure, une aimable rougeur colorait ses traits blancs et délicats : des muscles vigoureux se dessinaient sur ses bras mollement arrondis ; c'était le visage de Diane que tu aimes, ou celui d'Apollon, père de ma famille, ou plutôt c'était le tien, cher Hippolyte. Oui, oui, Thésée te ressemblait quand il sut plaire à la fille de son ennemi. C'est ainsi qu'il portait sa noble tête ; cette beauté simple et naïve me frappe encore plus en toi ; je retrouve sur ton visage toutes les grâces de
50 ton père, auxquelles néanmoins un certain mélange des traits de ta mère ajoute un air de dignité sauvage. Tu as dans une figure grecque la fierté d'une Amazone. Si tu avais suivi Thésée sur la mer de Crète, c'est à toi plutôt qu'à lui que ma sœur eût donné le fil fatal. O ma sœur, ma sœur, quelle que soit la partie du ciel que tu éclaires de tes feux, je t'invoque aujourd'hui ; notre cause est la même ; une seule famille nous a perdues toutes deux ; tu as aimé le père et j'aime le fils. — Hippolyte, tu vois suppliante à tes pieds l'héritière d'une royale maison ;
55 pure et sans tache, et vertueuse jusqu'à ce moment, c'est toi seul qui m'as rendue faible. Je m'abaisse jusqu'aux prières, c'est un parti pris, il faut que ce jour termine ma vie ou mon tourment ; prends pitié de mon amour.

HIPPOLYTE. Puissant maître des dieux, tu n'as pas encore vengé ce **crime (scelera)** ! tu le vois sans colère ! Quand donc tes mains lanceront-elles la foudre, si le ciel reste calme en ce moment ? Que l'Olympe tout entier s'ébranle, et que d'épaisses ténèbres cachent la face du jour. Que les astres reculent dans leur cours, et retournent en arrière ; toi surtout, roi de la lumière, peux-tu bien voir d'un œil tranquille ce forfait monstrueux de l'un de tes enfants ? Dérobe-nous la clarté du jour, et cache-toi dans la nuit. Pourquoi ta main n'est-elle pas armée, roi des dieux et des hommes ? pourquoi ta foudre aux trois carreaux n'a-t-elle pas encore embrasé l'univers ? Tonne sur moi, frappe-moi, que tes feux rapides me consomment ; je suis coupable, j'ai mérité de mourir. Je suis aimé de la femme de mon père : elle m'a cru capable de partager sa flamme adultère et
65 criminelle ! Seul donc je t'ai semblé une proie facile ? c'est mon indifférence pour ton sexe qui m'a valu ce fatal amour ? O la plus coupable de toutes les femmes ! ô fille plus déréglée dans tes passions que ta mère qui a mis un monstre au jour ! Elle ne s'est souillée du moins que par l'adultère ; son crime longtemps caché s'est découvert dans les deux natures de l'être quelle avait conçu, et le visage horrible de cet enfant monstrueux manifesta la honte de sa mère. C'est le même sein qui t'a porté. O trois et quatre fois heureux les mortels que le
70 crime et la perfidie ont perdus, détruits et plongés dans la tombe ! Mon père, je te porte envie ; Médée, ta marâtre, fut meilleure pour toi que la mienne ne l'est pour moi.

PHÈDRE. Je connais assez le destin cruel (*fata*) qui pèse sur notre famille : nos amours sont horribles : mais je ne suis pas maîtresse de moi. Je te suivrai à travers les flammes, à travers les mers orageuses, à travers les rochers et les torrents impétueux ; où que tu ailles, ma passion furieuse m'emportera sur tes pas. Pour la
75 seconde fois, superbe, tu me vois à tes genoux.

HIPPOLYTE. Ne me touche pas ; retire tes mains adultères qui font outrage à ma pureté. Mais quoi ? elle m'embrasse ! Où est mon épée ? qu'elle meure comme elle le mérite. J'ai plongé ma main dans ses cheveux, je tiens relevée cette tête impudique ; jamais sang n'aura coulé plus justement sur tes autels, ô déesse des forêts !

PHÈDRE. Hippolyte, tu combles tous mes vœux ; tu me guéris de ma **fureur (furentem)**. Mourir par tes
80 mains en sauvant ma vertu, c'est plus de bonheur que je n'en demandais.

HIPPOLYTE. Non, retire-toi, et vis, car tu n'obtiendras rien de moi. Ce fer, qui t'a touchée, ne doit point rester à ma ceinture. Le Tanais pourra-t-il me purifier assez ? Les eaux méotides qui vont se perdre dans la mer de Pont, sous des climats glacés, laveront-elles ma souillure ? Oh ! non, l'Océan lui-même avec tous ses flots n'effacerait pas la trace d'un pareil **crime (sceleris)**. O bois ! ô bêtes des forêts !